

**Étienne-Marie LASSI**

## **La francophonie moyen-orientale : de l'intérêt exotique à un regard littéraire**

Le défi principal des littératures francophones du Moyen-Orient est celui de la réception. Écrivant dans une langue étrangère, l'écrivain de langue française est forcément un auteur marginal dans son pays d'origine. Il n'est pas pour autant mieux connu en dehors parce que le statut largement minoritaire du français, l'ignorance des raisons historiques de la présence de la langue de Molière ainsi que du rôle qu'elle a joué par le passé dans cette partie essentiellement arabophone du monde font que l'écrivain francophone du Moyen-Orient ne suscite généralement « qu'un intérêt exotique ou au mieux documentaire » (p. 16) en France et dans les autres régions francophones. L'ouvrage de Zahida Darwiche Jabbour, *Littératures francophones du Moyen-Orient*, part de ce constat et se fixe pour objectif de montrer comment la littérature en français s'est développée en Égypte, au Liban et en Syrie.

L'ouvrage est d'ailleurs subdivisé en trois parties consacrées chacune à l'un de ces pays. Bien que ces parties soient d'inégales longueurs, l'ampleur de la production littéraire en français étant variable d'un pays à l'autre, elles obéissent à la même structure interne : un bref aperçu du contexte sociohistorique axé principalement sur l'implantation et l'évolution du français dans le pays en question et qui fait office d'introduction partielle précède trois sections dévolues, dans l'ordre, à la poésie, au roman et au théâtre.

En Égypte, l'implantation du français remonte à l'expédition que Bonaparte y a menée en 1798. Cette langue se propagera ensuite grâce à l'admiration que l'aristocratie régnante et les familles bourgeoises ont pour la culture française et qui les incite à confier des fonctions éducatives aux missionnaires français et à utiliser le français dans les écoles. Par ailleurs, avec le caractère cosmopolite des villes

égyptiennes, le français s'impose comme langue de médiation. Cela favorise la création de journaux francophones qui serviront de tribune aux jeunes écrivains, jetant ainsi la base d'une littérature francophone. Il va de soi que ces écrivains sont de nationalités différentes, ce qui rend la définition de l'égyptianité de leurs œuvres problématique. La question sera d'autant plus délicate que les mouvements nationalistes, associant le français à l'élite oppressante, s'opposent à l'expansion de cette langue dès 1920 et acculent ses adeptes à la marginalisation et à l'exil. Nombres d'écrivains francophones qui ont commencé leur carrière sur les bords du Nil se retrouvent ainsi ailleurs, produisant une œuvre difficile à classer. Jabbour retient trois critères à partir desquels il constitue trois catégories d'œuvres littéraires égyptiennes : celles des écrivains nés en Égypte, celles produites en terre égyptienne par des étrangers (Français, Belges, Suisses) et, enfin, celles de « créateurs qui portent l'Égypte en eux comme une terre intérieure façonnant leur sensibilité, leur imaginaire et leur mode d'être au monde » (p. 18).

Avec de tels critères, divers courants et sensibilités littéraires sont représentés dans la littérature égyptienne francophone. En poésie, les œuvres publiées entre 1928 et 1938 sont influencées par les poètes français et se rapprochent du romantisme, du Parnasse ou du symbolisme. Entre 1938 et 1949, c'est vers le surréalisme que les poètes tels que Georges Henein et Edmond Jabès se tournent alors que les années 1950 sont dominées par Joyce Mansour, une poétesse à « l'écriture rebelle et révoltée qui donne la parole au corps et au désir féminin » (p. 41), et par Andrée Chedid, dont la poésie, qui célèbre les êtres et les choses et se détourne du lyrisme, est « une voie d'accès à l'essentiel et une ouverture à l'universel » (p. 47).

La production romanesque est tout aussi variée et Jabbour y décèle quatre tendances majeures. La première, qui regroupe la plupart des pionniers du roman francophone égyptien, conçoit le roman comme un document sociologique sur les mœurs égyptiennes. Les écrivains de seconde génération tels que Out-El-Kouloub ne rompent pas radicalement avec ces aînés. Leurs romans gardent une importante dimension sociologique puisqu'ils cherchent à déconstruire les stéréotypes de la vision occidentale de l'Orient en même temps qu'ils

dévoilent les dysfonctionnements dont souffre leur société. C'est avec la troisième tendance qu'une rupture nette se fait voir. Animée par des romanciers comme Albert Cossery, elle tourne le dos à la « "défense et illustration" de la civilisation arabe » (p. 57) pour s'orienter vers une écriture réaliste qui donne une place dans le roman aux petites gens et aux espaces malfamés et use de la dérision pour dénoncer les travers de la société. La quatrième tendance est celle des écrivains qui, ayant quitté l'Égypte encore adolescents, inscrivent leurs romans dans une quête des origines et de l'identité. Robert Solé et Gilbert Sinoué sont assez représentatifs de ce courant, qui opère une médiation entre deux langues et deux cultures.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée au Liban, un pays où le français a fait son entrée depuis la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mis à l'épreuve dans les différentes crises politiques que le pays a connues et sur lesquelles Jabbour revient en détail, le français reste quand même une langue d'enseignement et la langue de l'élite intellectuelle au Liban. C'est à ce titre qu'il est le médium privilégié de nombreux poètes, romanciers, essayistes et dramaturges. La poésie libanaise francophone est de facture néoclassique et romantique depuis ses débuts en 1890 jusqu'aux années 1920. Elle se renouvelle progressivement et affiche sa pleine modernité autour des années 1960. Aussi certains poètes comme Georges Schéhadé se situent-ils en dehors des courants et des écoles, composant en même temps avec le surréalisme, le romantisme allemand et la tradition mystique orientale. D'autres, à l'instar de Fouad Gabriel Naffah, se lancent dans une quête spirituelle et s'interrogent sur le langage poétique. Les années 1960 et 1970 connaissent une effervescence poétique, avec notamment le développement d'une poésie de la guerre qui s'inspire de la guerre civile libanaise déclenchée en 1975.

Au cours des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, seuls quelques romans sont publiés, mais quelques auteurs s'imposent à partir des années 1940 par la régularité de leur production. Vers les années 1980, la production romanesque s'intensifie et se diversifie. Jabbour relève deux tendances principales chez les auteurs : d'une part, le roman historique, dans lequel les auteurs « interrogent l'histoire dans

l'intention de démêler les causes profondes du drame (guerre civile) et de tirer les leçons du passé » (p. 129); d'autre part, le roman de guerre, avec une forte représentation féminine, qui va au-delà de la violence pour s'interroger sur les conditions du rétablissement de la paix et d'une société viable.

Le théâtre est un genre nouveau au Liban. Essentiellement représenté par Georges Schéhadé dans les années 1950, il connaît un essor particulier vers 1960 avec la fondation d'un théâtre et la création du Centre universitaire d'études dramatiques à Beyrouth. Il se forme alors un nombre important de dramaturges que l'éclatement de la guerre civile en 1975 acculera à l'exil. Gabriel Boustani, Abla Farhoud et Wajdi Mouawad se retrouvent ainsi au Canada et en France, où ils alimenteront le « théâtre de la "migritude" » (p. 168), caractérisé par le thème de l'identité.

Dans la dernière partie de son ouvrage, Jabbour aborde le répertoire de la littérature d'expression française en Syrie. Il s'agit d'un répertoire mince car, bien que le français se soit implanté dans le pays depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'a pu s'étendre. D'abord parce que ses locuteurs sont en général des chrétiens et que la majorité des Syriens, musulmans, ne l'adoptent pas. Ensuite, parce que la fin du mandat français en Syrie a eu lieu dans une telle violence qu'aucun cadre d'échange culturel n'a pu être consolidé. C'est pourtant depuis 1920 que des Syriens écrivent en français. Si les premières œuvres sont pour l'essentiel poétiques, les auteurs contemporains marquent leur préférence pour le roman. Ces romanciers, comme ceux du Liban, recourent à l'histoire, soit pour célébrer un passé glorieux, soit pour retrouver des racines perdues.

L'ouvrage de Jabbour apparaît en définitive comme un jalon important dans l'étude des littératures d'expression française au Moyen-Orient. Certes, il aurait gagné en clarté si le genre de l'essai avait été étudié aussi systématiquement que les autres genres, au lieu d'être envisagé tantôt sous la rubrique poésie, tantôt sous le roman. Le lecteur en vient par exemple à se demander si les titres abondamment commentés d'Amin Maalouf ressortissent à l'essai ou au roman

historique. De plus, une conclusion générale établissant des parallèles entre les trois pays étudiés aurait permis de brosser un tableau d'ensemble de la région et de dépasser l'impression de cloisonnement qui se dégage des trois parties de l'ouvrage. L'une des visées importantes que l'auteur assigne à cet ouvrage reste la vulgarisation et sa démarche méthodologique semble tout à fait conséquente : en alliant anthologie et monographie dans ce livre, il permet en même temps une saisie globale du paysage littéraire de chacun des trois pays et permet de découvrir quelques écrivains majeurs.

**Référence :** Zahida Darwiche Jabbour, *Littératures francophones du Moyen-Orient*, Aix-en-Provence, ÉDISUD, coll. « Les Écritures du Sud », 2007, 208 p.